

Le Samedi

VOL. VI.—NO 6

MONTREAL, 14 JUILLET 1894

\$2.50 PAR ANNEE,
LE NUMERO 5 CTS

LA LECTURE



DANS LE GRAND LIVRE DE LA NATURE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,
MONTREAL.

MONTREAL, 14 JUILLET 1894



Il n'y a que Loth qui aurait pu décider si une femme vaut son sel.

Bien des jeunes gens épuisent leur boîte à sable sur la première rampe.

Les dames ont adopté une nouvelle manière de porter le deuil ; ils mettent un crêpe à leur cigarette.

Il y a une grande différence entre l'entêtement et la fermeté. L'entêtement, c'est votre femme qui l'a.

Désirez-vous du philanthrope ; c'est le pire des usuriers, parcequ'il vous regarde toujours avec intérêt.

On vient d'infuser du sang nouveau dans quelques journaux canadiens. Le sang augmente la circulation.

Garlebeu prétend que Santo, l'assassin de Carnot, va, comme tous les autres anarchistes, passer à la galantine.

Il y a un usurier si accompli qu'il tient son or sous son oreiller, afin de pouvoir entendre l'intérêt s'accumuler.

Le génie est l'homme qui, ayant la chance de tomber sur un bon mot, a le talent de laisser croire qu'il l'a fait exprès.

—J'ai définitivement renoncé à être exact, déclarait, hier, le philosophe Raoul Ponchon. Je perdais trop de temps à attendre les autres !

La dernière formule pour le pourboire : " Monsieur aurait-il la bonté de me faire un certificat qu'il ne m'a rien donné, car autrement ma femme va dire que je suis allé le boire."

Comment expliquer ce phénomène ? Quand Pierre donne un coup de pied à Paul et que celui-ci le remet immédiatement à l'autre, les deux se trouvent sur le même pied. Est-ce le pied de Pierre ou le pied de Paul ?

On est pratique à Dieppe. On lit dans les instructions à la police : " Quand une femme est en danger de se noyer, ne la retirez pas par les cheveux, mais par ses vêtements ; ses cheveux peuvent vous rester dans la main."

" Oui, monsieur," disait Baptiste à son maître, " je ne puis plus endurer madame. Je crois vraiment qu'elle a oublié que je puis partir quand je veux, car elle me fait subir le même traitement qu'à monsieur."

Nous connaissons un employé du service civil qui n'a pas eu de chance la semaine dernière. Il avait besoin de deux certificats médicaux : l'un de maladie pour avoir un congé de deux mois ; l'autre de santé pour renouveler une police d'assurance ; mais en expédiant ses documents, il s'est trompé d'enveloppe.

BAZAR DE CHANCE

La mère.—Quels sont ces bibelots ridicules ?

La fille.—C'est pour la tombola du bazar.

La mère.—Il n'y a pas un mortel au monde qui se laissera tenter par ces horreurs.

La fille.—Précisément ; c'est une chance pour le bazar. Tous ceux qui gagnent quelque chose s'empressent de nous le remettre.

RÉFRACTAIRE

Le médecin.—D'abord, ce soir, vous vous mettez les pieds dans l'eau chaude.

Le patient.—Pouah ! Ça n'est bon à rien.

Le médecin.—Allez vous prétendre en savoir plus long que moi en médecine ?

Le patient.—Pas précisément ; mais je sais qu'un bain de pied est inutile.

Le médecin.—Et pourquoi, s'il vous plaît ?

Le patient.—Parce que j'ai deux jambes de liège.

UNE CATASTROPHE



Garlebeu (qui n'a pas eu connaissance de son départ de l'hôtel pour le steamer.—Qu'est-ce que ça veut dire ? Rien que de l'eau ! L'inondation de la Colombie Anglaise est rendue ici !

PROBLÈME SOCIAL RÉSOLU



Marioche.—L'avez-vous entendu, la dame qui vient de partir ? Elle veut établir le suffrage des femmes ! Comme si nous ne souffrions pas assez comme cela !

ENTRE PEUREUX

Freddy (nullement anxieux de se battre).— Pourquoi ne me frappes-tu pas, tu n'as pas peur ?

Willie (encore moins anxieux).—Je n'ai pas envie de passer, à l'école, pour ne donner la volée qu'à plus faible que moi.

TRAITEMENT DIFFICILE

Bob.—Tu vois ce grand gaillard, là-bas ?

Job.—Oui, aussi mince qu'il est long. Qu'a-t-il d'extraordinaire ?

Bob.—Quand il est malade, le docteur a toutes les peines du monde pour découvrir s'il a mal aux reins ou au ventre.

AVEC UNE DIFFÉRENCE

Le paysan, rencontrant son maître à la chasse.—C'est une surprise de trouver monsieur ici. Qui vous amène aussi matin ?

Le maître.—Le besoin de trouver l'appétit pour mon déjeuner.

Le paysan.—Nous ne sommes pas bâtis de la même manière. Moi, c'est le besoin de trouver un déjeuner pour mon appétit.

UN HOMME BIEN CONNU

Le touriste, à un paysan.—Et vous, comment vous appelez-vous ?

Le paysan.—Victor Emmanuel.

Le touriste.—Si je ne me trompe pas, c'est un nom bien connu.

Le paysan.—Vous pouvez le dire. Toute la paroisse me connaît depuis quarante ans.

LE COMBLE DU BONHEUR

Hojack —Alphonse avait-il l'air heureux lors de son mariage ?

Tomdick.—Heureux n'est pas le mot. Il avait, écrite sur sa figure, la satisfaction du client attendant son tour, qui se fait dire next par le barbier.

SIGNE DE FAVEUR

L'amoureux au jeune frère.—Est-ce que ta sœur m'aime plus que les autres visiteurs ?

L'enfant terrible.—Elle dit qu'elle vous aime beaucoup mieux, parce vous venez moins souvent et que vous veillez moins tard.

ADIEUX DÉCHIRANTS

Le mari mourant.—Console-toi, ma chère. Le bon Dieu permettra, quand je serai mort, que tu trouves un autre mari.

La femme en pleurs.—Ça m'épouvante. Voilà trois fois que je me marie, et c'est toujours de pire en pire.

L'ANGE ET LA MÈRE

(Pour le SAMEDI)

L'ange — dont les paradisiaques soleils venaient d'éblouir les yeux — se sentit un anéantissement étrange...

Alors, étendant ses divines ailes blanches sur un nuage tout bleu qui passait, il s'abandonna — léger comme la nuée qui le portait — au souffle suave d'une brise parfumée.

à son oreille comme la caresse d'un zéphyr embaumé!

La nuée qui portait l'ange en sa longue rêverie s'était si bien rapprochée de la terre qu'elle elleurait presque les plus hautes cimes d'une immense forêt. Dans les bois, le silence s'était fait avec l'obscurité, et — devant la nuit solennelle de Dieu — les fauves eux-mêmes s'étaient tus...

Soudainement, toutefois, — de cette forêt sombre et silencieuse — un cri s'éleva, désespéré, cri bien faible puisqu'il venait d'une pauvre femme,

si différente des froides affections du paradis, l'ange — qui vivait "à la face de Dieu avec les séraphins ses frères" — envia le pauvre enfant perdu... qui, lui, du moins, avait connu l'amour d'une mère!

JULES BONGRAND,

Correspondant Parisien du "SAMEDI".

Essayez les Clarots de la Compagnie des Vins de Bordeaux à 53.00 et 51.00 la caisse. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

LES VACANCES



CONVOCAION AU PAYS DES REVES

L'écho lointain des célestes symphonies lui parvenait — toujours plus affaibli à mesure que la nuée se rapprochait de la terre : bientôt ce ne fut plus qu'un mélodieux murmure qui berça délicieusement l'ange en son extatique rêverie...

L'ange songeait au suprême bonheur qui était le sien d'avoir Dieu comme père, de sentir quelquefois s'arrêter — sur lui, l'enfant — avec bienveillance, ce regard incommensurable qui embrasse l'Infini du temps et de l'espace!

L'ange songeait aussi qu'il avait les séraphins comme frères, qu'il pouvait — pendant l'éternité des siècles — entendre leurs divins chants, doux

clameur immense pourtant puisque l'ange — en sa mère — l'entendit!

Une telle angoisse était en ce cri, que l'ange — tout ému par cette intensité de passion inconnue pour lui — voulut regarder sur la terre la malheureuse créature qui, ainsi, se lamentait....

Il vit dans les sentiers de la forêt une femme courant, affolée, qui — dans l'égarément d'une indicible douleur — tour à tour menaçait la nature impassible, puis implorait Dieu, les saints du paradis pour qu'ils lui rendent son enfant perdu dans les bois!

... Alors, devant cette tendresse passionnée

SOYONS PRATIQUES

La plus horrible des catastrophes. Un omnibus renversé et un tas de gons pêle-mêle dans le ruisseau : des hommes, des femmes, des enfants dératés, qui utilisent à tour de gosier tous les arpeges que la création a pu réunir sur une feuille de papier de musique. Ce qu'on pouvait dire, je n'en sais rien ; je ne me souviens que du cri du cœur d'une jeune femme qui se recommandait à son domestique :

— Je t'en prie, Joseph, lui disait-elle, tire-moi de là par les jambes. Tu les reconnaitras : ce sont celles qui ont des bas rayés lilas.

Scènes de la vie du peuple dans le Caucase

Quoique le Caucase soit traversé par des chemins de fer dans toute sa longueur, de Koutais à Batoum, et qu'ils existent dans toutes les villes, jusqu'à la frontière de Perse de du Kourdistan, il y a des chaussées où circulent des diligences et des voitures de poste.

Généralement, l'attelage se compose de bœufs et de taureaux, trainant un "arba" (chariot), l'unique moyen de transport sur ces routes impraticables. Dans les sentiers montagneux et boisés, à une altitude de quatre à cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer, l'arba est remplacé par des chevaux vigoureux ou des mulets.

L'arba est de construction primitive, il est attelé par deux paires de taureaux ou de bœufs et, bien que ces animaux soient battus par le conducteur, ils ne peuvent fournir qu'une marche de deux à trois milles à l'heure.

L'arba est abrité par une tente d'une étoffe bigarrée. Sous le chariot sont accrochées des cornes de taureaux enduites d'huile pour graisser l'essieu et, entre les roues, marche l'inévitable chien au museau pointu.

Le fond du chariot est recouvert d'un tapis sur lequel est posé un matelas avec plusieurs coussins.

Les voyageurs sont couchés ou assis confortablement, ayant près d'eux leurs bagages et leurs provisions.



(Aux eaux.)

Elise.—Sais-tu que je ne fais que de comprendre les poignantes émotions que Robinson Crusô a dû éprouver dans son île avant l'arrivée de Vendredi!

Henriette.—Comment cela?

Elise.—Je viens de découvrir les traces d'un pied d'homme sur la grève.

Il y a, à Tiflis, un sujet typique qu'on appelle "Toulouktchi". Cet homme est chargé de fournir l'eau à toute la ville. De chaque côté de ses chevaux sont fixés des espèces de soufflets se remplissant avec un seau et se déversant par le bout pointu. Ce sont presque toujours des Persans qui font ce métier.

À Tiflis, et dans le sud en général, le commerce se fait dans la rue. Les marchands persans et turcs, chargés des produits de leur pays, tels que tapis, tissus, soie, articles européens à bas prix, parcourent la ville graves et importants.

bitants qui viennent faire leur provision dans des outres en peau de chèvre.

Les "moucha" (portefaix) ont sur le dos un coussin ou une selle tenue par des courroies qui passent sur les épaules et se croisent sur la poitrine. Ils portent des charges très lourdes, une armoire par exemple, et passent la tête baissée et le dos arrondi. Dans l'attente du travail, cette selle lui sert de siège ou de coussin pour dormir.

Dans la foule, on distingue des tartares, vêtus de rouge, et des géorgiennes, dont la grâce et la beauté se devinent sous les longs voiles blancs qui les enveloppent mystérieusement.

Les "béki", tartares et persans de la classe privilégiée de l'est du Caucase, sont coiffés d'énormes "papakbakh" (bonnets de fourrures) sur des têtes rasées. On s'écarte pour laisser passer leurs caravanes richement chargées qui s'avancent au pas lent et tranquille des chameaux.

Les ateliers sont construits en plein air, légèrement abrités, et se composent de longues rangées de cabanes en bois.

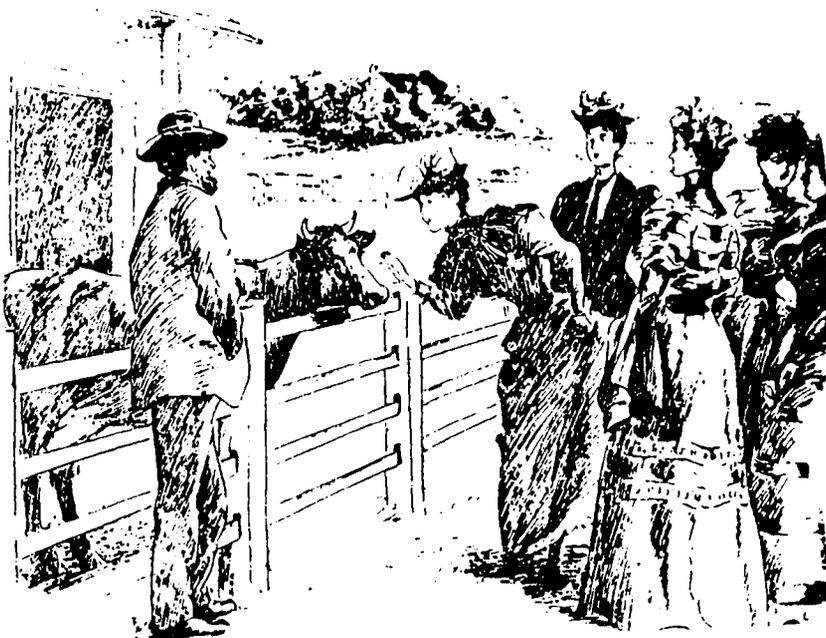
Les ateliers d'armurier sont très intéressants à visiter pour les connaisseurs. On y trouve souvent des armes anciennes tout à fait admirables, des kandjars, des fusils, des cartouchières de métal de travail précieux et très rare.

Le travail des bijoutiers est original; les bijoux qui sortent de leurs mains ont cette forme orientale qui leur appartient en propre. Quantité d'objets remarquables sont fabriqués en argent niellé.

Ce n'est pas la civilisation qui guide le goût des Caucasiens dans leurs créations artistiques, mais l'instinct du beau inné chez tout peuple primitif. Leur talent ne s'apprend pas, il est fait d'imagination, de charme, et se copie d'après l'admirable et changeante nature qui se déroule devant leurs yeux intelligents.

M. DE LYS.

APPRECIATION DE CONNAISSEUSE



L'éleveur, montrant ses trésors.—Voilà ma favorite. Elle donne, d'une année à l'autre, trente-trois gallons de lait.

Mademoiselle Saitout.—(Que c'est beau! Entendez-vous, mes amies? Trente-trois gallons de lait par jour!

L'éleveur.—Non, non; pas par jour. Par semaine.

Mademoiselle Saitout (nulllement déconcertée).—Trente-trois gallons par semaine! Comme c'est merveilleux!

Les "kineto" (marchands de fruits) portent leurs marchandises dans un immense vase en bois qui se balance adroitement sur leur tête; ils traversent, en criant d'une voix perçante l'énumération de leurs articles, la foule massée pour entendre le "sazandara" (l'aveugle) chanter en s'accompagnant de son violon. Plus loin, d'énormes chariots chargés d'outres gigantesques en peau de buffle, contiennent du vin qui se débite en détail aux ha-

LE CHIEN MARIEUR

I

Cabassol était un garçon ; un peu bourru, un peu sauvage, il vivait à la campagne, seul, avec son chien, une perfection de chien, qu'il tenait de moi, et que devant moi, il osait déclarer son meilleur ami.

Ce Médor, trois ans auparavant, appartenait à une dame veuve qui habitait Saint-Germain-en-Laye. Comme il était né chasseur, les gardes de la forêt de Saint-Germain avaient poliment averti la veuve qu'un jour ou l'autre ils se verraient forcés d'envoyer un coup de fusil à ce braconnier à quatre pattes.

Comprenant la nécessité de se séparer de son cher Médor, la dame, quelques jours après, me chargeait de lui trouver un nouveau maître ; certes, j'avais eu la main heureuse, car jamais, au grand jamais, homme et chien n'ont semblé aussi créés l'un pour l'autre que Médor et Cabassol.

Cependant, un jour où, le nez dans son écuelle, il ne semblait songer qu'à sa pâtée, Médor lève subitement la tête et, pris d'un tremblement dans tous ses membres, se met à pousser des hurlements inexplicables.

On sonne à la porte de la maison ; Médor s'élançe, et quand mon ami Cabassol le rejoint, il le trouve se roulant dans des convulsions de joie aux pieds d'une étrangère.

La dame veuve, qui n'habitait plus Saint-Germain, mais Paris, avait fait exprès le voyage pour venir voir son ancien Médor. Touchée de l'accueil qu'elle en recevait, elle offrit à Cabassol, s'il voulait le lui rendre, tout ce qu'il lui plairait d'exiger comme frais de nourriture pendant trois années et, en sus, la somme qu'il fixerait lui-même.

Cabassol la regarda d'un air furibond : " On ne cède pas, on ne vend pas son ami ! " lui cria-t-il, en accompagnant sa phrase d'un mouvement d'épaules qui signifiait très clairement : " Allez vous promener ! "

La dame, avec une certaine aigreur, lui reprocha, non d'être grossier envers elle, ce qu'elle aurait bien pu faire, mais de risquer par son refus de faire mourir de chagrin le pauvre Médor qui, évidemment, n'avait cessé de la regretter, l'aimait toujours et n'aimait qu'elle.

Ce dernier mot acheva d'exaspérer Cabassol. Bien convaincu que l'épreuve doit tourner à son avantage, il propose à la veuve un arrangement.

LA LOGIQUE DES CHOSES



L'hôtelier.—Mais, monsieur Ortagan, vous vous êtes trompé de bord.
Ortagan.—C'h'sra correct, aussitôt que Marline aura reviré. Vous chomprennez ?

Si maison touche à une colline : la colline s'abaisse par un double sentier vers le nord comme vers le midi. Accompagné du chien, il va reconduire sa visiteuse jusqu'au sommet de cette colline ; alors, elle continuera sa route par le sentier du midi ; lui, il reviendra par le sentier du nord. Le chien appartiendra à tout jamais à celui des deux qu'il aura suivi.

Les conditions ainsi posées et acceptées, ils se mettent en route.

II

Médor, gambadant de bonheur entre ses deux amis, arrive avec eux sur le sommet de la colline, puis, sans hésiter, il suit son ancienne maîtresse, et s'engage avec elle dans le sentier qui lui fait face. Bientôt, s'apercevant que son maître n'est plus là, il rebrousse chemin, le rattrape, retourne à la dame, qui continuait de s'éloigner, revient à Cabassol, qui marchait toujours dans le sens opposé ; il monte, il descend, remonte, redescend encore, parcourant nécessairement à chacune de ses courses une route plus longue, plus escarpée. Ne pouvant se décider à se séparer de l'un ou de l'autre de ses deux maîtres, dix fois, vingt fois, il répète le même manège, jusqu'à ce que, ruisselant de sueur, haletant, la langue pendante, le pauvre Médor tombe complètement épuisé de forces, sur ce même sommet de la colline où s'est opérée la séparation ; et là, tournant la tête de droite et de gauche, il essaye de suivre, au moins du regard, chacun de ces deux êtres à qui il a donné une part égale de son cœur.

Cabassol, comprenant qu'il venait de soumettre son chien à une épreuve qui menaçait d'être mortelle, résolut de le rendre à celle qui, la première, l'avait possédé. Il retourna sur ses pas, franchit la montée, mais, arrivé au sommet, il y trouva la veuve.

Profondément émue du spectacle qui venait de lui être donné, de son côté la veuve avait conçu l'idée de renoncer à Médor en faveur de Cabassol.

Mais comment faire accepter au pauvre animal une nouvelle séparation ?

Après y avoir réfléchi, mon brave ami ne vit qu'un moyen d'arranger les choses : ce fut d'épouser la dame. Et c'est ainsi que, malgré son désir de rester garçon, malgré sa sauvagerie naturelle, mon ami Cabassol se maria pour faire plaisir à son chien.

Les chiens ne sont pas seuls capables de dévouement.

SAINTINÉ.

(Courrier de la Broye.)

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

En correctionnelle :

— Accusé, vous avez été pris volant une montre.

— Je m'en repens amèrement.

— Le tribunal appréciera votre repentir... Est-il sincère ?

— Oh ! très sincère, mon président... Cette montre là, je n'ai jamais pu la faire marcher !

N..., un romancier à la mode, se plaignait hier, devant notre confrère S..., d'un éreintement que lui avait infligé un journal du soir.

— Quel article ! murmurait-il, c'est plein de fautes de français.

S... froidement :

— Il y a donc des citations ?

Ils s'en allaient sur le trottoir. La femme en bonnet, le mari en blouse.

La femme gourmandait l'homme titubant.

Il essayait de se défendre.

— Non, c'est dégoûtant, s'écriait-elle, un père de famille se mettre dans un état pareil.

Lui, alors avec des efforts de langue :

— No te fâche pas... faut être juste... c'est à cause des camarades... Tous gris !... Tous !... Alors... tu comprends... on ne peut pas se faire remarquer !...

Entre immortels :

— Avez-vous remarqué que beaucoup d'écrivains qui se portent candidats à l'Académie ont, dans leur jeunesse, tapé vertement sur la noble compagnie ?

— C'est poli : " ils frappent " avant d'entrer.

— Quelle ressemblance y a-t-il entre un soldat en faction et le concierge d'un cimetière ?

— C'est que l'un a sa garde à descendre, et que l'autre a des cendres à sa garde.

ATTRACTION IRRESISTIBLE



Madame Paindeson.—Pourquoi cette affiche ? Voilà dix ans qu'on n'y a pas pris un poisson !
Paindeson.—Je le sais ; mais il faut faire quelque chose pour attirer les pensionnaires. C'est l'idée du privilège qui va les attirer.

PAS A TABLE D'HOTE



Boul' partout.—Comment te trouves-tu dans tes nouveaux quartiers ?
Piedcollant.—Assez bien. Vous savez : j'y suis sur le plan européen. Je prends mes repas ailleurs.

LES GRANDES MARQUES DE CIGARE



LE MI ROSA

LA CULTURE DU TABAC (1)

(Suite)

No 3 — Par CHRISTIAN SHNEIDER
Madison County, Ill.

Ce qui précède est le traitement à suivre pour un terrain cultivé à la charrue avant de l'avoir planté en tabac; tout autre est la culture d'un terrain neuf ou précédemment planté en trèfle ou en prairie et que le tabac affectionne particulièrement. Il est d'usage de travailler le terrain profondément, mais cela peut se faire de plusieurs manières différentes.

Dans un terrain vierge, il faut arracher toutes les racines qui maintiennent la terre pas assez serrée et seraient un obstacle pour la charrue et la herse. La prairie ou le champ de trèfle devront être retournés trois semaines avant la plantation à 8" ou 10" de profondeur, en ayant soin que le sillon soit complètement retourné, afin que l'herbe soit cassée jusqu'au fond.

Huit ou quinze jours après, alors que la terre est tassée, la herser complètement dans le sens du sillon, afin d'empêcher l'herbe de se relever de nouveau.

Peu de temps avant la plantation, herser de nouveau, et, s'il est nécessaire, sarcler puis herser une troisième fois; cette dernière façon est faite en travers. Ce traitement qu'on emploie pour la prairie et le trèfle, a l'avantage que le terrain récemment retourné ne permet pas aux mauvaises herbes de pousser, et que cette herbe fait office de fumier; enfin, si la couche venait à manquer, le travail n'est pas perdu et l'on peut planter autre chose.

Le tabac appauvri le terrain. — C'est un fait absolument constaté que n'importe où pousse le tabac, soit individuellement, soit par grandes étendues, la terre se stérilise et reste en friche pendant un temps plus ou moins long. Aussi, celui qui veut, tout en cultivant cette plante, ne pas épuiser complètement sa terre, doit agir avec prudence; ne se livrer à cette culture que sur un terrain riche; employer beaucoup de fumier et suivre un système sérieux de rotation.

Je suis d'opinion que le tabac par lui-même ne demande pas une grande quantité de fumier la première fois qu'on le plante, surtout si la terre est riche, et même que le fumier animal risque de gâter le tabac, qu'il soit pour le cigare ou pour la pipe; mais pour la récolte qui suit celle de tabac, la fumure n'est jamais faite assez tôt ni assez fort.

L'emploi des fumiers est loin d'être indifférent suivant les différentes sortes de tabac qu'on cultive, et nous pouvons les classer de la manière suivante: — Pour être appliqué peu de temps avant la plantation et à quantités égales pour toutes les sortes de tabac:

- 1o Guano, 200 à 300 livres à l'arpent.
- 2o Fumier de poules, 400 à 500 livres.
- 3o Fumier vert, n'importe quelle quantité.
- 4o Fumier de moutons, 6 chargements à deux chevaux.
- 5o Fumier de vaches, 10 chargements à deux chevaux.

Pour tabac à chiquer et à priser:

- 1o Fumier de moutons, 10 à 12 chargements par arpent.
- 2o Fumier de vaches, 20 à 30 chargements.
- 3o Fumier de cheval, 15 à 25 chargements.
- 4o Fumier de porcs, 20 à 30 chargements.

Ces deux derniers ne valent absolument rien quand il s'agit de tabac à fumer ou pour le cigare.

Les trois premiers (guano, fumier de poules et fumier vert) doivent être complétés, après la ré-

colte, par une grande quantité de fumier de cheval. Les tiges de tabac elles-mêmes, pourries ou brûlées, la cendre étendue sur la terre avant la transplantation ou placée dans le sillon, vous procureront un excellent fumier, mais il n'est pas suffisant.

Dans les fermes bien cultivées, où le terrain vaut cher, il serait bon de semer, en automne, du seigle pour fourrage sur la terre à tabac; vous pouvez alors vous en servir comme foin ou le retourner comme fumier au commencement de juillet, suivant que vous le jugerez convenable.

On ne doit pas oublier de faire, pour le seigle comme pour le tabac, un labourage profond et adopter une bonne rotation. Voici ce que je vous conseillerai de faire:

1ère année — Maïs, patates, choux ou toute autre récolte exigeant un sarclage.

2e année — Orge de printemps avec du trèfle.

3e année — Trèfle.

4e année — Le trèfle retourné et enterré au commencement de juin et tabac.

5e année — Blé.

Les numéros 1 et 4 avec adjonction de fumier.

Si il est possible de labourer le seigle vert pour précéder le tabac et de revirer le trèfle pour le blé, ce qui peut être également très productif, il faut procéder de la manière suivante:

1ère et 2e année — Comme dessus.

3e année — Trèfle; récolte labourée pour le blé, hersé en dessous.

4e année — Blé; labourer en automne puis semer du seigle.

5e année — Le seigle vert labouré et tabac.

Les numéros 1 et 5 avec adjonction de fumier.

Si vous désirez plus de blé, les 1ère, 2e, 3e, 4e et 5e année, comme ci-dessus, puis du blé la 6e année.

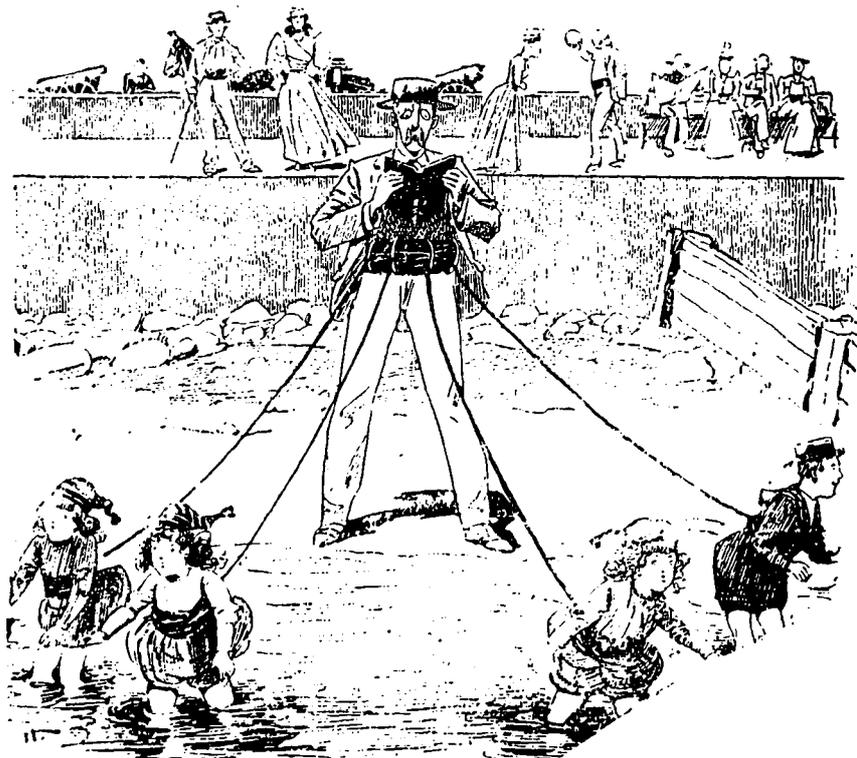
Dans ce cas, les numéros 1, 5 et 6, si possible, doivent être fumés.

Je considère ce dernier système de rotation en 6 années, comme le meilleur, puisqu'il vous procure trois récoltes de paille qui vous seront très utiles pour le fumier. De plus, les récoltes de grain, telle que l'orge et le blé, sont sûres et il n'arrive pas, comme dans le deuxième système, qu'une récolte à binage suive le tabac qui en est également une.

Le tabac se trouve replanté tous les sept ans, dans le même terrain, ce qui suffit pour ne pas ruiner la terre, et le tabac bénéficie de ce fumier de seigle et de trèfle, labouré en dessous.

Transplantation. — Quand le plant de tabac atteint la grandeur du plant de choux, c'est à dire qu'il possède quatre feuilles et qu'il a 4" à 6" de hauteur, il est bon à repiquer. La première chose est de préparer le terrain en rang avec la

MULTUM IN PARVO



Le plaisir dans la sécurité.

(1) Tous les documents qui ont servi à cette étude nous ont été communiqués par Monsieur J. M. Fortier, manufacturier du cigare "Crème de la Crème."

PROBLÈME

LE MONDE RENVERSÉ

charrue à un cheval, de même que pour le maïs, et du nord au sud, si une pente rapide ne vous oblige pas à faire autrement. Préparez en sillons ou butte, cela dépendra des prévisions de pluie ou si la terrain est ou n'est pas sablonneux. Les sillons donnent de l'ombre aux plantes et protègent la terre de la sécheresse du soleil ou des vents.

Les buttes permettent tout le soleil et protègent contre l'humidité.

C'est donc l'expérience qui déterminera le cultivateur à employer l'un ou l'autre de ces procédés.

Buttes et sillons peuvent être employés dans de petites plantations.

On tend une grosse corde dans toute la largeur du champ à l'aide de trois bâtons, un à chaque extrémité et un au milieu ; le long de cette corde on place les plantes à des distances régulières qui sont tracées sur la corde à l'aide de marques, et, quand un rang est planté, on change la corde et continue la plantation jusqu'à ce que tout soit planté.

Cette méthode présente l'avantage de permettre la préparation de la terre à la herse et très finement, peu de temps avant la transplantation si cela n'a pas été pratiqué suffisamment avec la charrue à cheval.

Les rangs doivent être séparés également, la distance entre les rangées dépendant de la place qu'exige la plante quand elle atteint son complet développement, ce qui change avec chaque variété de tabac.

La variété "Cuba" n'exige que peu de place, les autres en demandent beaucoup plus. Cette distance doit varier également avec la richesse du sol, car du terrain riche donnera de plus grandes feuilles que du terrain pauvre ; enfin, il faut considérer si les façons de main d'œuvre se feront par la main de l'homme ou à l'aide du cheval.

La plus grande distance employée est pour le "Maryland", le "Virginia" et le "Connecticut", elle est de quatre pieds entre rangs, et les plantes espacées de trois pieds.

Pour le "Cuba", trois pieds entre rangs, et 2' de distance entre les plantes suffisent amplement.

Dans l'Illinois central, nous plaçons nos rangées à 3 pieds et demi, et les plantes espacées à 3 pieds ; de cette façon nous obtenons, à l'arpent, 7,000 "Cuba", et 4,200 des deux autres espèces.

Il est très utile, pour ne pas dire indispensable, dans les grandes plantations, où l'on doit cultiver avec les chevaux, d'avoir un chemin praticable



I
Y en a-t-il deux ?

II
N'y en a-t-il qu'un ?

III
Oui : Rien qu'un de chaque sorte.

aux voitures tout autour du champ et un autre au centre, cela facilite extraordinairement le travail de la moisson.

(A suivre.)

La Compagnie des Vins de Bordeaux embouteille 150 douzaines par jour. Ces vins garantis purs et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse valent les vins de \$6.00 et \$8.00, bien souvent vendus sur l'étiquette. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

ÉTABLISSEMENTS RECOMMANDÉS A NOS ABONNÉS PARISIENS

La Direction du Théâtre Déjazet vient d'ajouter — sur son programme — aux "Dominos Roses" (le grand succès du spirituel vaudevilliste Hennequin) une autre pièce — bouffé : "Le Supplice d'un Homme" !

Avec un tel spectacle et une bonne "troupe d'ensemble", on s'explique aisément la faveur dont jouit auprès des Parisiens le joyeux théâtre du Boulevard du Temple.

Le Correspondant Parisien du "SAMEDI."

UN SEUL USAGE CONNU

Ce tramp paraissait jouir d'une malpropreté de premier choix ; et quand il entra dans la cuisine de Polline, rien de favorable ne se dessina dans les sourcils froncés de l'artiste en casseroles.

— Je vous en prie, ma bonne dame, lui dit-il, veuillez me donner à manger.

— Hum ! A manger ? C'est du savon et de l'eau qu'il vous faudrait.

— Vraiment, madame, reprend-il, avec un doux sourire, j'ai tellement faim, que si vous voulez me donner une barre de savon, je pourrai la manger toute entière ; mais je vous supplierai de remplacer l'eau par du café.

Garlebeu a des états de service complets devant le Recorder, qui le passe en jugement au moins une fois par mois. Naturellement, pour ivresse toujours. Dernièrement, il y a eu relâche, au moins le Recorder le croyait, car il avait été trois mois sans le voir. Au fond, une

promenade chez des parents éloignés avait été la seule cause de cette apparente sobriété.

— Enfin, vous revoilà, Garlebeu ?

— Oui, votre honneur ; je m'étais bien ennuyé.

— Combien vous êtes-vous soulé de fois pendant votre absence ?

— Oh ! monsieur le recorder, j'ai honte de dire cela devant le monde.

— Eh ! bien ! écrivez-moi le.

Garlebeu saute sur un morceau de papier et écrit sa confession. Puis le Recorder se met à la lire tout haut :

— Rien que 16 fois. C'est merveilleux ; je vous libère pour cette fois.

— Merci, votre honneur, reprend Garlebeu tout joyeux ; mais je crois que vous avez lu le papier à l'envers. J'avais cru écrire 91.

EN PAUVRE

Le mont-de-piété a ses surprises.

Un enfant se présente la semaine dernière chez un prêteur avec une poêle à frire.

— Combien que vous me prêtez sur cela, demanda-t-il au patron ?

— Vingt sous.

— C'est bien ; prenez là.

Le prêteur avance la main, mais laisse retomber immédiatement l'ustensile, avec un juron :

— Comment ! Elle est encore chaude !

— Oui, monsieur. Aussitôt que la crêpe a été cuite, maman m'a dit de me dépêcher d'aller acheter sa bière avec pour le déjeuner.

Les caves de la Compagnie des Vins de Bordeaux, No. 30 rue Hôpital, sont ouvertes au public. Chaque goutte de vin est importée directe des vignobles de France, embouteillée ici et vendue à \$3.00 et \$4.00 la caisse.

CHANGEMENT DE PROGRAMME



I

Monsieur de Laszharie. — Garçon, un filet aux truffes, du macaroni et des champignons sur toast. Une bouteille de Chambertin.



II

(Voyant surgir un vieil ami). — Garçon, comme de coutume, du lard aux choux et un verre de bière.



LA LECON DE QUILLES.



LES TRAVAILLEURS DE LA MER

COMPASSION INSTINCTIVE



Lili. — Ho ! C'est pénible ! Tu es venu voir ma petite finette ? Elle est sortie avec maman.

LE ROSIER

I

—“ Mille tonnerres !... Faut il être assez misérable !... Ah !... le gredin !... ” s'exclama le vieux garde, s'arrêtant à bout d'expressions, planté tout droit devant une tombe.

A la fin, c'était trop fort. On n'imaginait pas semblable canaillerie. Jamais, non, Dieu merci, jamais il n'avait constaté un fait aussi inouï que celui qui, depuis quelque jours, le confondait, le remplissait d'indignation, lui bouleversait l'esprit.

Cependant, ce n'était pas d'hier qu'il faisait sa ronde à travers les silencieuses allées. Il y avait déjà une trentaine d'années que le père Jean, un vieux brave, avait quitté le régiment. Grâce à d'excellents états de service qu'accompagnaient pas mal de blessures attrapées un peu partout, à l'aveuglette du destin, il avait obtenu une modeste place de gardien au cimetière d'Ivry. Vieux garçon, sans famille, après avoir quitté ses camarades, il se trouva seul au monde, sans affection, — si ce n'est pour la médaille militaire qu'il portait sur sa poitrine, — et se prit d'un véritable amour pour les tombes confiées à sa garde.

Peu à peu, elles devinrent toute sa vie. Il les considéra comme sa propriété, sut par cœur les inscriptions peintes fraîchement sur les croix ouvragées dans la pierre durcie par le temps. Ces tombes étaient sa famille, ses amis, son régiment, et, au milieu d'elles, se promenant lentement, habitué au cri de son pas sur le sable, ses jours s'écoulaient dans le calme heureux.

Mais son bonheur venait de disparaître. Subitement sa vie si douce avait été empoisonnée. Une douleur réelle le torturait, lui emplissait le cœur, et la colère faisait bouillonner tout son sang : le père Jean s'était aperçu qu'on volait ses tombes.

Le coup était rude.

Les croix artistement travaillées, les médaillons d'or, tous les objets de valeur étaient dédaignés : mais dès que sur une tombe resplendissaient de belles touffes de fleurs, y mettant une note joyeuse de vie, rappelant que ceux qui restaient n'oublieraient pas, une main sacrilège, profanant le pieux souvenir, arrachait les plus jolies fleurs, et un coin du bouquet restait vide, semblant crier : “ Au voleur ! ”

Les poings crispés, le père Jean restait là, devant cette tombe, ne pouvant en détacher ses yeux. La veille encore, elle était si ornée ! Un vrai jardinot, coquet, pimpant, charmant, coin perdu dans le vaste champ où il faisait bon dormir l'éternel sommeil. Hélas ! ce matin, quel changement ! Une main criminelle y était passée, arrachant sans pitié les si belles roses, bouleversant sans pudeur la terre sacrée, semant la tristesse et la dévastation.

Des bouffées de fureur montaient à la tête du vieux soldat, lui congestionnaient le visage. Il se

sentit pris d'une immense émotion, et, sur sa figure basanée, deux larmes coulèrent. Puis, comme honteux de cet accès de sensibilité, il se donna un formidable coup de poing dans la poitrine pendant que les jurons précipités s'écrasaient sur ses lèvres. La lâcheté de ce vol infâme dépassait les bornes de son intelligence, et une seule idée lui restait : —“ Surprendre le malfaiteur, et...”

Il n'acheva pas, mais son bras se tendit, son poing se lança avec violence dans le vide, menaçant l'inconnu ; autour de lui, du bout de sa canne, il fit violemment sauter les cailloux ; puis, il reprit sa marche, disant à chaque pas, comme dans un refrain qui contenait toute sa rage :

—“ Mille tonnerres ! faut il être assez canaille ! ”

Soudain, en tournant une allée, le père Jean aperçut une toute petite fille, trotinant d'un pas incertain. Elle était à peine vêtue ; sa robe, — une loque à travers laquelle se montrait sa chair rosée, — était couverte de boue, et le bas, tout raidi, lui tapait sur les mollets. Ses pieds nus heurtèrent un gros caillou, et la douleur lui fit pousser un léger cri ; mais, promenant autour d'elle un regard inquiet, elle reprit sa marche.

De loin, le garde la suivait. “ Probablement, pensait-il, une de ces jeunes mendiante qui pululent autour des cimetières, petites vagabondes envoyées là par leurs parents pour soutirer quelque aumône à la sensibilité des visiteurs.” Mais, tout à coup, ses yeux brillèrent de colère, mais, suffoqué d'émotion, il ne put pas...

Immobile, il venait de voir la fillette se baisser sur une tombe et saisir à pleine main un rosier qu'elle secoua avec violence ; elle le tirait avec une force qu'on ne lui eût pas supposée et, l'empoignant au pied, faisant un dernier effort, elle le déracina.

Elle se releva, serra l'arbuste dans ses bras et s'enfuit, droit devant elle, buttant à chaque pas, se déchirant les pieds sans pousser une plainte ; elle allait, emportée dans une course folle, sans rien voir, n'entendant même pas derrière elle la respiration haletante du vieux garde qui avait peine à la suivre et machonnait entre ses dents serrées :

—“ Ah ! coquine. Je vais te pincer !... ton affaire est bonne ! ”

II

Quand le père Jean la rejoignit, tout au fond du cimetière, dans le coin de la fosse commune, l'enfant était à genoux devant une tombe qui formait un contraste étrange avec la grande simplicité de celles qui l'environnaient ; pourtant, une simple petite croix de bois, mal enfoncée dans la terre, était plantée au milieu ; mais autour, comme sur un des mausolées les plus riches, des fleurs superbes étaient jetées.

Le garde, interloqué, s'était arrêté, regardant cette pauvrese plutôt couchée qu'agenouillée sur la terre durcie par la gelée ; elle murmurait tout haut des mots inintelligibles ; son corps était convulsivement secoué par des sanglots ; elle poussait des gémissements plaintifs et de grosses larmes coulaient sur ses maigres joues.

Elle releva la tête, joignit les mains, et sa voix au timbre enfantin s'éleva dans le silence, tremblotant une prière...

Puis, elle prit le rosier qu'elle avait déposé près d'elle, mit un long baiser sur l'une des roses, et, creusant la terre avec ses doigts, elle fit un trou et planta l'arbuste.

Derrière elle, instinctivement, le père Jean avait retiré son képi, mais, d'un geste bourru, il le renfonça sur sa tête, s'en voulut de son mouvement de respect, se traita de “ vieille bête ”, et décidé à en finir, posa sa main sur l'épaule de l'enfant, la fit retourner d'un seul coup, et cria d'une voix qui la terrifia :

—“ Enfin, je t'y prends donc, petite voleuse ! ”

III

Épouvantée, semblant sortir d'un rêve, l'enfant avait levé sa tête maigriotte, toute bleue par le froid ; elle vit le visage courroucé du garde, et dans ses oreilles une grosse voix menaçante bourdonna : “ Petite voleuse ! ”

Alors, elle poussa un cri, voulut s'enfuir ; mais, paralysée par la frayeur, elle resta clouée au sol ; ses dents s'entre-choquèrent nerveusement, un frisson secoua tous ses membres, et ses deux grands yeux étonnés se fixèrent sur ceux du garde.

Celui-ci avait adouci sa voix. Maintenant, il lui semblait impossible que cette jolie petite tête pût appartenir à une misérable, et, cherchant les expressions, crainte d'effrayer l'enfant, sur un ton presque caressant, il l'interrogea. Mais la petite restait muette. Alors, la colère le ressaisit, et, levant la main, il cria :

—“ Allons ! parle, ou...”

RÉFLEXIONS PRÉMATURÉES



Le citadin, au bord de la mer. — Il n'y a rien comme le repos et la tranquillité de la campagne, quand on est sûr d'être parfaitement seul.

Il n'acheva pas, car sans faire un mouvement pour s'échapper, résignée, attendant les coups, l'enfant courbait la tête; il s'arrêta, sa main levée, rougissant comme s'il avait commis une mauvaise action.

Enfin, l'enfant remua les lèvres; elle allait parler... mais les sanglots l'étouffaient, l'étranglaient, l'empêchaient de prononcer un mot. Seuls, des cris rauques, des sons inarticulés sortaient de sa gorge. Brisée d'émotion, elle tomba lourdement sur ses genoux, tendant les bras, avançant vers la tombe un doigt encore noirci de terre, et, d'un geste désespéré, elle montra le tertre funèbre, sur lequel souriaient déjà les roses

—“Ma m'man aimait tant les fleurs, m'sieur!”
Un sanglot la força de s'interrompre, et, ramassant toutes ses forces, elle s'écria :

—“Elle est morte, ma m'man, m'sieur!... On l'a mise là!... Et moi, je viens lui porter des fleurs”

—“Mais ton père?” interrogea le garde, dont l'émotion faisait trembler la voix.

L'enfant le regarda d'un air naïvement étonné et ne comprenant pas sa question, continua en joignant les mains :

—“J'sais pas... J'connais que m'man, rien que p'tite m'man... — Ah! m'sieur, laissez moi lui donner des fleurs!”

l'embrassa avec frénésie, elle dit, avec une tendresse infinie :

—“Oh! je t'aime, toi!”

Puis, toute sérieuse, elle se laissa glisser à terre, se mit à genoux, et, le regard en haut, la face irradiée, elle dit tout haut :

“Notre père qui êtes aux cieux...”

Alors, le garde, debout à côté d'elle, murmura :

—“Pauvre petite voleuse!... puisque je t'ai pincée, ton affaire est bonne : tu seras mon enfant!”

GASTON SCHAEFLER.

(Journal de Vieilles)

LA SAISON D'OR



L'n monsieur qui ne vaut pas son sel ; mais c'est le seul exhibataire de la plage.

à peine plantées.

Le père Jean ne comprenait rien à cette scène, qui le remuait pourtant. Sa colère était complètement tombée devant cette enfant à l'apparence si malheureuse. Il oublia ses griefs contre elle, la releva, la pressa doucement contre lui et, chauffant sa tête mignonne dans ses mains, lui parla presque bas à l'oreille :

—“Voyons, ma petite, je ne te ferai pas de mal... Tiens, regarde-moi, je ne suis pas méchant... Voyons, ne pleure pas et dis-moi pourquoi tu prends des fleurs sur les autres tombes pour les apporter ici...”

Alors, l'enfant, d'une voix déchirante, râla :

Brusquement, le garde enleva l'enfant dans ses bras nerveux, la serra sur son cœur, et, pleurant à son tour, il couvrit de caresses la petite tête qui, instinctivement, se collait sur ses fortes moustaches.

—“Nom de nom! pourquoi ne parlais-tu pas, gamine?... Ah! ta mère aimait les fleurs! Eh bien! morbleu, tu n'en voleras plus. Viens avec moi : mon jardin en est plein, nous allons les arracher, et puisqu'elle aimait les fleurs, nous les lui apporterons, à ta m'man!”

—“Vrai... vrai?... c'est vrai?...” s'exclama la petite, dont la figure se rasséréna.

Et, de ses petits bras enlaçant le cou du vieux,

DANS LE MOUVEMENT

Madame Bonton.—Je vois que vous avez mis votre chiffre sur vos voitures?

Madame Parremie. Oui; quelque chose d'assez bien réussi. Tiens! J'ai copié l'idée de vos dernières cartes d'invitation; j'ai mis au-dessous R. S. V. P.

CLARETS PURS ET A BON MARCHÉ

Demandez à votre épicer pour les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux garantis purs, et vendus à 83.00 et 81.00 la caisse de 12 grosses bouteilles. 30 rue Hôpital. Téléphone 1391.

PETIT PIERRE

I

Pour abrégé son chemin, au lieu de suivre la grande route, il longeait l'étroit sentier ménagé entre une haie dégarnie et des terrains en friche que séparait un ruisseau.

Triste, les yeux baissés, l'enfant allait silencieux et presté, ne relevant la tête que par intervalles, pour supputer la distance qui le séparait encore du clocher de l'église à laquelle confinait la "nécropole" du village, ce coin béni qui l'attirait.

Humble, quoique farouche en son air, sous son teint brun ; replet et trapu, il semblait déjà plier sous le fœux de ses neuf ans.

Proprement vêtu, il portait une blouse de flanelle grise, serrée par une ceinture, au-dessus d'un pantalon tombant jusqu'aux chevilles ; un béret de drap noir et des galochez de cuir verni. D'une main, il tenait quelques fleurettes et une branche de buis. C'était le dimanche des Rameaux.

Au passage, des gars le hélait ; et en souriant, il leur renvoyait un bonjour mélancolique. Tous s'étonnaient et se demandaient les uns aux autres : "Pourquoi donc qui ne s'amuse pas, p'tit Pierre, où va-t-il donc c'tantôt ?".....

II

Presque au sortir du berceau et marchant à peine Pierre restait orphelin : de son père, enfant posthume, il quittait les bras de sa mère expirante, une nuit de rigoureux frimas. Son aïeul maternel, — l'ultime soutien qu'il conservait, — voulant préserver le bambin d'un effroi prématuré, le couvrait sous sa houppelande, l'emportait tout somnolant chez lui...

Depuis, le gardant, il l'élevait. Il avait accepté l'existence, en des moments plus durs. "Eh, on vit tout de même, disait-il ; maintenant, j'ai de quoi faire, ou à peu près ; quand il y en a pour un il y en a pour deux. Le gamin ne coûtera guère plus à lui seul que ma ménagerie. Et en somme, ajoutait-il brièvement, je prends pitié du premier gueux qui passe : s'il implore ma charité, je ne le renvoie jamais sans lui donner ses deux sous... Pierre est mon enfant !... Tu demeureras ici, mon garçon."

Il se nommait Gauthier. Il était bon et honnête, ce vieil homme. On le vénérât presque, en raison de ses malheurs passés ; on l'estimait à cause de sa probité ; on lui offrait volontiers son concours, parce qu'il n'empruntait pas, et prêtait au contraire.

Il avait amassé, par son commerce, qui consis-

IMITATION COMPROMETTANTE



Madame Bingo. — Il va falloir vendre notre perroquet. Il a juré comme un charretier, hier, lorsque monsieur le curé est venu.

Monsieur Bingo. — Oui ; j'ai remarqué qu'il devient très mal engeulé.

Madame Bingo. — Au point que monsieur le curé m'a dit : "Je vois que monsieur Bingo est ici ! Faites le donc entrer !"

taît à vendre dans les marchés, dans les foires, aux environs, des lainages, des cotonnades et de la lingerie, un pécule suflisant pour posséder, en propre, la "maisonnette" qu'il habitait, une bicoque au toit de chaume ; et un jardinet qu'il cultivait, où des poules gloussaient, une chèvre bêlait, un dogue en chaîné aboyait sans cesse. Le père Gauthier se délectait au sein de cette rusticité : il s'y trouvait heureux, à la façon de Jean-Jacques ; satisfait d'une part, il supportait les tribulations avec la foi résignée du Job de l'Écriture.

Petit Pierre, convié à ce bonheur simple, y participa doucement :

Le jour du Seigneur, nos deux hommes s'en allaient à la messe. En route, le grand-père instruisait son petit-fils des devoirs religieux : "Quand tu seras grand, lui répétait-il, si les hommes t'abandonnent, tu te souviendras que nous avons, là-haut, un protecteur qui ne te rejettera jamais ; si tu souffres, invoque-le. L'adversité m'a enseigné cette théorie ; moi, je me charge de te l'apprendre : me comprends-tu, mon enfant ?

Ils rentraient déjeuner. Papa Gauthier dérogeait exceptionnellement à la frugalité ordinaire de leurs repas : tandis qu'une volaille rôtiissait devant un beau feu de sarment, il rapportait du cellier, avec le vin du cru, des cassis à l'eau-de-vie. Ils mangeaient gaiement. Ensuite, on partait se promener par le bourg ; Gauthier faisait la causette avec ses voisins ou ses amis, qu'il appelait "les gens de mon époque" ; Pierre poussait des billes sur le trottoir. On revenait dîner ; on se couchait à neuf heures et demie.

Un soir que le père Gauthier venait de ramasser du bois qu'il chargeait sur son dos, depuis au moins un mille et demi, il arrivait en sueur ; après s'être débarrassé, il s'asseyait dehors pour aspirer l'air frais. Il s'y endormit et prit froid. Frissonnant, il se mit au lit ; on chercha le médecin ; chacun lui prodigua ses soins.

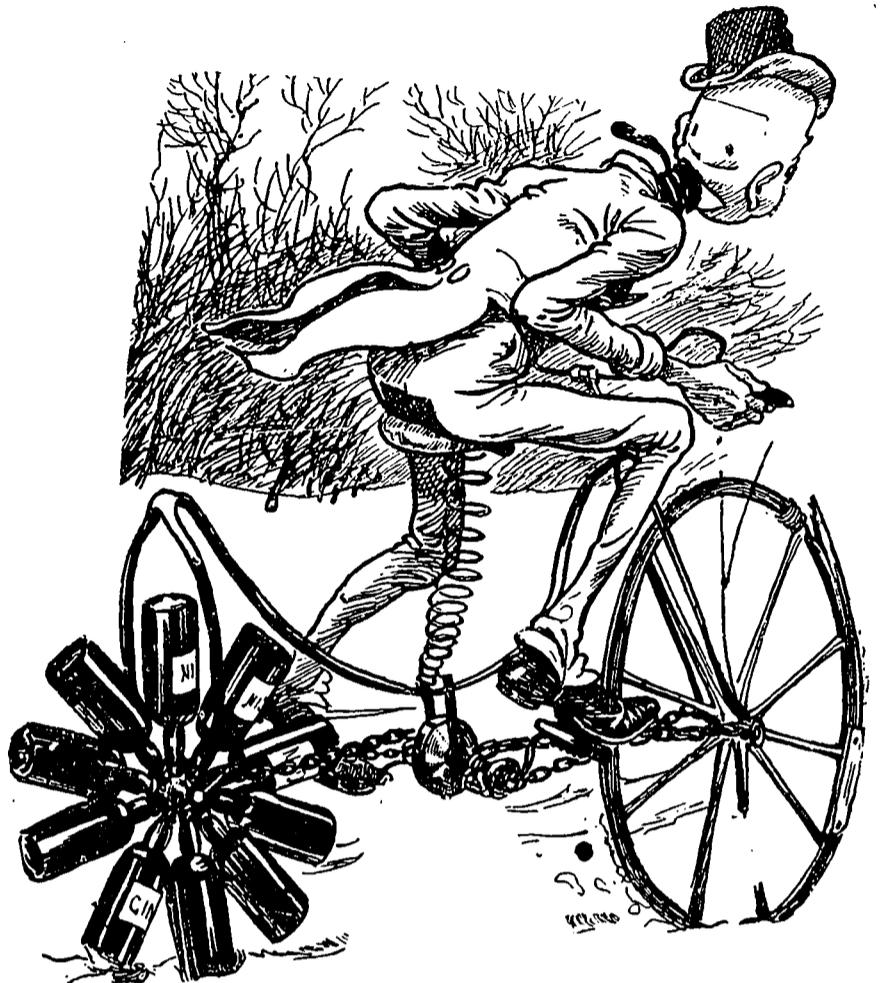
...La semaine suivante, un enfant, tout en larmes, ouvrait les portes, courait, affolé, se cramponner aux jupes des paysannes, et s'écriait lamentablement : "Mon Dieu ! maman ! ô mon Dieu ! mon grand-père qu'est mort !".....

III

Alors, les âmes compatissantes plainquirent sincèrement Petit Pierre.

Car il quitta la "maisonnette" qu'on loua jusqu'à sa majorité. On le confia à une cousine éloignée qui le maltraita. Au retour de l'école, elle l'envoyait aux champs, l'obligeait à sarcler, voulant qu'il apprit à travailler le sol. Il souffrait patiemment, bien qu'il préférât la plume à la bêche. L'instituteur le déclarait studieux ; et Pierre craignait d'être destiné

LE NOUVEAU VELOCIPÈDE



Vitesse garantie.

à l'agriculture après la première communion.

Voici comment, on le vit désolé, taciturne, se rendre au cimetière, à l'occasion des "Rameaux."

IV

Parvenu à la chère sépulture, Pierre avait fixé la branche de buis en la terre fraîchement retournée, que sillonnaient ses deux genoux. Il récita une prière courte, fervente, pleura amèrement, monologua ; et, s'allaisant sur lui-même, il songea : à quoi ? Il n'en savait rien. Il attendait, sans doute, la consolation dont parlait, autrefois, le grand-père.

Le curé faisait sa ronde, après vêpres, au milieu de ses paroissiens défunts. Il le surprit en cette attitude prostrée ; ses yeux se mouillèrent, il lui heurta l'épaule :

— "Tu as donc bien du chagrin, mon ami ?"

L'enfant le regarda béatement, et lui répliqua d'un ton grave :

— "Je voudrais le revoir !"

— "Tu le retrouveras, plus tard, au ciel, près du bon Dieu :

Le curé connaissait la tendre affection du vieillard pour Pierre ; il considéra un tel abandon. Se souvenant de la prédilection qu'accordait à la faible innocence le divin Nazaréen, il céda à un élan généreux.

— "Veux-tu me suivre, Pierre ? J'aurai soin de toi. Je t'ouvrai au séminaire ; s'il y a nécessité, je rembourserai ta parente : tu seras libre, comme avant.

— "Ah ! oui. Vous ne me conduirez pas aux champs ? Et, comme mon grand-père, vous m'aimez aussi ?"

Le curé lui tapa sur la joue et lui pressa la main en témoignage d'adhésion. En se signant, il jura protection sur la tombe de l'aïeul, et emmena Pierre qui l'accompagnait docilement, en serrant des doigts sa soutane.

Les fidèles admirèrent l'action de leur pasteur ; on adulait le dignepêtre Lui et l'enfant regagnant le presbytère, seuls, des femmes, des gamins accoururent et commencèrent par narguer : "Aujourd'hui, quoi donc que t'as, P'tit Pierre, tu passes dret comme un i..."

M. ST-GEORGES.

(Libre Parole illustrée)

LE DANGER DES BANDES MOBILES



Rouleau.—Mon cher monsieur Bouleau, un petit renseignement s'il vous plaît ? Comment se fait-il que fumant tous les deux les mêmes cigares, "Nectar," les vôtres parfument l'appartement et les miens l'empesent ?

J'exige pourtant sur tous ceux que j'achète la petite bande rouge et or.

Bouleau.—Pauvre monsieur Rouleau, vous ne savez donc pas que devant la contrefaçon facile à opérer en revêtant de leur marque des cigares de qualité inférieure, les fabricants l'ont supprimée et remplacée par l'empreinte sur le corps du cigare même du mot "Nectar" ?

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

X

KAYETTE

(Suite).

Presque aussitôt, M. Cascabel et Jean, munis chacun d'un fusil, Sandre et Clou, armés l'un et l'autre d'un revolver, quittaient la *Belle-Roulotte*, que Cornélia et les deux chiens devaient garder jusqu'à leur retour.

Ils suivirent, pendant cinq à six minutes, la lisière du bois. De temps en temps, ils s'arrêtaient pour prêter l'oreille : nul bruit ne troublait le calme de la forêt. Ils étaient certains pourtant que les cris étaient venus de cette direction et d'une distance assez rapprochée.

"A moins que nous n'ayons été les jouets d'une illusion ? fit observer M. Cascabel.

—Non, père, répondit Jean, ce n'est pas possible ! Ah ! entends-tu ?"

Cette fois, ce fut bien un appel, — non plus un appel fait par une voix d'homme, comme l'avait été le premier, mais par une voix de femme ou d'enfant.

La nuit était très obscure, et, sous l'ombre des arbres, on ne voyait rien au delà de quelques mètres. Clou avait bien proposé de prendre un des fanux de la voiture ; mais M. Cascabel s'y était opposé par prudence. et, en somme, mieux valait ne point être aperçus pendant le trajet.

D'ailleurs les appels redoublaient, ils devenaient assez distincts pour qu'il fût facile de se guider en relevant leur direction. Il devait même croire qu'il n'y aurait pas lieu de s'engager dans les profondeurs du bois.

En effet, cinq minutes après, M. Cascabel, Jean, Sandre et Clou étaient arrivés à l'entrée d'une petite clairière. Là deux hommes gisaient sur le sol. Une femme, agenouillée près de l'un d'eux, lui soutenait la tête entre ses bras.

C'était cette femme dont les cris avaient été entendus en dernier lieu, et, dans le langage chinouk que comprenait quelque peu M. Cascabel, elle s'écria :

"Venez ! Venez ! Ils les ont tués !"

Jean s'approcha de cette femme effarée, cou-

vorte du sang échappé de la poitrine de ce malheureux qu'elle essayait de rappeler à la vie.

"Celui-ci respire encore ! dit Jean.

—Et l'autre ? demanda M. Cascabel.

—L'autre, je ne sais ! répondit Sandre.

M. Cascabel vint écouter si les battements du cœur et le souffle des lèvres décelaient du moins un reste de vie chez cet homme.

"Il est bien mort !" dit-il.

Il l'était, en effet, ayant eu la tempe traversée d'une balle qui l'avait foudroyé.

Maintenant, quelle était cette femme, dont le langage indiquait l'origine indienne ? Était-elle jeune ou vieille ? on ne pouvait le voir dans l'obscurité, sous le capuchon qui se rabattait sur sa tête. Mais cela, on l'apprendrait plus tard ; elle dirait d'où elle venait, et aussi dans quelles conditions ce double meurtre avait été commis. Le plus urgent, c'était de transporter au campement l'homme qui respirait encore, et de lui donner des soins dont la promptitude le sauverait peut-être. Quant au cadavre de son compagnon, on reviendrait le lendemain lui rendre les derniers devoirs.

M. Cascabel, aidé de Jean, souleva le blessé par les épaules, tandis que Sandre et Clou le prenaient par les pieds. Puis, se retournant vers la femme :

"Suivez-nous," dit-il.

Et celle-ci, sans hésiter, se mit à marcher près du corps, étanchant avec un morceau d'étoffe, le sang qui coulait toujours de sa poitrine.

On ne put aller rapidement. L'homme était lourd, et il fallait surtout prendre garde à lui éviter des secousses. C'était un vivant que M. Cascabel voulait ramener au campement de la *Belle-Roulotte*, non un mort.

Enfin, au bout de vingt minutes, tous y arrivèrent, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre.

Cornélia et la petite Napoléone, pensant qu'ils pouvaient avoir été victimes d'une agression, les attendaient dans de mortelles inquiétudes.

"Vite, Cornélia, s'écria M. Cascabel, de l'eau, du linge, et tout ce qu'il faut pour arrêter une hémorragie, ou ce malheureux va passer dans une syncope !

—Bon ! bon ! répondit Cornélia. Tu sais que je m'y entends, César ! Pas tant de paroles, et laisse-moi faire !"

En effet, elle s'y entendait, Cornélia, ayant eu plus d'une blessure à soigner pendant l'exercice de la profession.

Clou étendit dans le premier compartiment, un matelas sur lequel le corps fut placé la tête légèrement surelevée par un traversin. A la clarté de la lampe du plafond, on put alors voir son visage déjà décoloré par les affres d'une mort prochaine, et, en même temps, celui de l'Indienne qui s'était agenouillée près de lui.

C'était une jeune fille, elle ne paraissait pas avoir plus de quinze à seize ans.

"Quelle est cette enfant ? demanda Cornélia.

—Celle dont nous avons entendu les cris, répondit Jean, et qui se trouvait près du blessé !"

Celui-ci était un homme de quarante-cinq ans environ, la barbe et les cheveux grisonnants, le corps fortement constitué, d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une physionomie sympathique, et dont le caractère énergique apparaissait, malgré la pâleur de sa face et bien que l'on ne pût rien voir de son regard sous ses paupières fermées. De temps à autre, un soupir s'échappait de ses lèvres ; mais il ne prononçait pas une parole qui permit de reconnaître à quelle nationalité il appartenait.

Lorsque sa poitrine eut été mise à nu, Cornélia put constater qu'elle était trouée d'un coup de poignard entre la troisième et la quatrième côte. Cette blessure était-elle mortelle ? Seul un médecin eût pu juger. Ce qui ne semblait pas douteux, c'est qu'elle était très grave.

Cependant, puisque l'intervention d'un médecin était impossible dans les conditions où l'on se trouvait, il fallait bien s'en tenir aux soins que pourrait donner Cornélia, et aux remèdes contenus dans la petite pharmacie de voyage.

C'est ce qui fut fait, et de manière à arrêter une hémorragie qui aurait pu entraîner très promptement la mort. On verrait plus tard si, dans cet état de prostration absolue, il serait pos-

sible ou non de transporter cet homme à la plus prochaine bourgade. Et, cette fois, M. Cascabel ne s'inquiéterait pas qu'elle fût ou non anglo-colombienne.

Après avoir soigneusement lavé l'orifice de la plaie à l'eau fraîche, Cornélia y posa des compresses imbibées d'arnica. Ce pansement suffit pour arrêter le sang dont le blessé avait tant perdu depuis le moment du meurtre jusqu'à son arrivée au campement.

"Et, maintenant, Cornélia, demanda M. Cascabel, que pouvons-nous faire ?

—Nous allons déposer ce malheureux sur notre lit, répondit Cornélia, et je le veillerai, afin de renouveler les compresses quand il le faudra !

—Nous le veillerons tous ! répondit Jean. Est-ce que nous pourrions dormir ? Et puis, il faut nous tenir sur nos gardes !... Il y a des assassins aux environs !"

M. Cascabel, Jean et Clou prirent l'homme et le placèrent sur le lit, dans le dernier compartiment.

Et tandis que Cornélia restait à son chevet, guettant une parole qui ne se fit pas entendre, la jeune Indienne, dont M. Cascabel parvenait à interpréter le dialecte chinouk, raconta son histoire.

Elle était bien de race indigène, de l'une des races autochtones de l'Alaska. Dans cette province, au nord et au sud du grand fleuve Youcon qui l'arrose de l'est à l'ouest, on rencontre des tribus nombreuses, nomades ou sédentaires, entre autres, les Co-Youkons, qui forment la principale et la plus sauvage peut-être, puis des Newicargouts, des Tananas, des Kotcho-à-Koutchins, et aussi, plus particulièrement vers l'embouchure du fleuve, des Pastoliks, des Haveacks, des Prinskes, des Melomutes et des Indigolètes.

C'était à cette dernière tribu qu'appartenait la jeune Indienne, qui s'appelait Kayette.

Kayette n'avait plus ni père ni mère, plus personne de sa famille. Et, non seulement ce sont les familles qui finissent par disparaître ainsi, mais des tribus entières, dont on ne trouve plus trace sur le territoire alaskien.

Telle celle des Gens du Milieu, qui résidait jadis au nord du Youcon.

Kayette, restée seule sans parents, avait pris direction vers le sud, au milieu de ces contrées qu'elle connaissait pour les avoir nombre de fois parcourues avec les indiens nomades. Son projet était de se rendre à Sitka, la capitale, où elle comptait entrer au service de quelque fonctionnaire russe. Et, certes, on l'eût acceptée, rien que sur sa mine honnête, douce, prévenante. Elle était fort jolie, ayant la peau à peine bistecée, des yeux noirs à longs cils, une abondante chevelure brune, retenue sous un capuchon de fourrure qui lui enveloppait la tête.

De taille moyenne, elle paraissait gracieuse et souple, malgré sa huppelande.

On le sait, chez ces races indiennes du Nord-Amérique, garçons et fillettes, au caractère vif et joyeux, se forment vite. A dix ans, les garçons se servent adroitement du fusil et de hache. A quinze ans, les filles se marient, et, même si jeunes, font d'excellentes mères de famille. Kayette était donc plus sérieuse, plus résolue aussi, que ne le comportait son âge, et ce long voyage qu'elle venait d'entreprendre prouvait bien l'énergie de son caractère. Depuis un mois déjà, elle s'était mise en route, en descendant vers le sud ouest de l'Alaska, et elle avait atteint cette étroite bande limitrophe des îles, où est située la capitale, lorsque, longeant la lisière de la forêt, elle avait entendu deux détonations, puis des cris désespérés, à quelques centaines de pas.

C'étaient les mêmes cris qui étaient parvenus jusqu'au campement de la *Belle-Roulotte*.

Aussitôt, Kayette s'était courageusement lancée vers la lisière du bois.

Et, sans doute, son approche avait dû donner l'alarme, car c'est à peine si elle avait pu entrevoir deux hommes qui s'enfuyaient à travers les fourrés. Mais, évidemment, ces misérables n'auraient pas tardé à s'apercevoir qu'ils avaient pris peur d'une enfant ; et, en effet, ils revenaient déjà vers la clairière pour dépouiller leurs victimes quand l'arrivée de M. Cascabel et des siens les avait effrayés—sérieusement, cette fois.

En présence de ces deux hommes gisant sur le sol, l'un à l'état de cadavre, l'autre dont le cœur battait encore, Kayette avait appelé au secours, et l'on sait ce qui s'était passé. Les premiers cris, entendus par M. Cascabel, c'étaient ceux des voyageurs assassinés ; les seconds, c'étaient ceux de la jeune Indienne.

La nuit s'écoula. La *Belle-Roulotte* n'eut point à repousser une agression des meurtriers, qui, sans doute, s'étaient hâtés de fuir le lieu du crime.

Le lendemain, Cornélia ne constata rien de nouveau dans la situation du blessé, qui semblait toujours aussi inquiétante.

Dans cette circonstance, Kayette se montra fort utile, en allant cueillir certaines herbes dont elle connaissait les qualités antiseptiques. Elle les fit infuser, et, trempées dans cette infusion, de nouvelles compresses furent posées sur la plaie, qui ne laissait plus échapper une goutte de sang.

Pendant la matinée, on put observer que le blessé commençait à respirer plus facilement ; mais ce n'étaient que des soupirs—pas même de vagues paroles entrecoupées qui s'échappaient de ses lèvres. Ainsi il était impossible d'apprendre qui il était, d'où il venait, où il allait, ce qu'ils faisaient sur la frontière alaskienne, dans quelles conditions son compagnon et lui avaient été attaqués, et quels étaient leurs agresseurs.

De toute façon, si l'attentat avait eu le vol pour mobile, ces misérables, trop pressés de s'enfuir à l'arrivée de la jeune Indienne, avaient manqué un coup de fortune, dont ils ne retrouveraient guère l'équivalent dans ces pays si peu fréquentés.

A cela nul doute, car M. Cascabel ayant enlevé les habits du blessé, il avait trouvé dans une ceinture de cuir, serré à sa taille, quantité de pièces d'or d'origine américaine et russe. Le tout formait un total d'environ quinze mille francs. Cet argent fut mis en sûreté pour être restitué dès qu'il y aurait lieu. Quant aux papiers, il n'y en avait aucun, si ce n'est un carnet de voyage, avec quelques notes, tantôt en russe, tantôt en français. Rien, rien qui pût permettre d'établir l'identité de l'inconnu.

Ce matin-là, vers neuf heures, Jean dit :

« Père, nous avons un devoir à remplir envers ce corps qui est resté sans sépulture.

—Tu as raison, Jean, partons. Peut-être trouverons nous sur lui quelque écrit qui nous renseignera —Tu nous accompagneras, ajouta M. Cascabel en s'adressant à Clou. Emporte une pioche et une pelle.»

Munis de ces outils, tous trois quittèrent la *Belle-Roulotte*, non sans s'être armés, et ils se dirigèrent le long de cette lisière du bois qu'ils avaient suivie la veille.

En peu de minutes il retrouvèrent l'endroit où le meurtre avait été commis.

Ce qui ne leur parut pas douteux, c'est que les deux hommes s'étaient installés à cette place pour passer la nuit. Il y avait là les traces d'une halte, les restes d'un feu dont les cendres fumaient encore. Au pied d'un gros pin, des herbes avaient été entassées, afin que les deux voyageurs pussent s'étendre, et peut-être dormaient-ils quand ils avaient été attaqués.

Quant au mort, il était déjà saisi par la rigidité cadavérique.

A son costume, à sa physionomie, à ses mains rudes il fut aisé de reconnaître que cet homme, âgé de trente ans au plus, devait être le domestique de l'autre.

Jean fouilla ses poches. Il n'y trouva aucun papier. Pas d'argent, non plus. A la ceinture, un revolver de fabrication américaine, chargé de six balles, et dont l'infortuné n'avait pas eu le temps de se servir.

Evidemment, l'attaque avait été soudaine et imprévue, et les deux victimes étaient tombées en même temps.

A cette heure, aux alentours de la clairière, la forêt était déserte. Après une courte exploration, Jean revint sans avoir vu personne. Il était évident que les meurtriers n'avaient point reparu, car ils eussent déposé le corps, et tout au moins pris le revolver qui se trouvait encore à sa ceinture.

Cependant, Clou avait creusé une fosse assez profonde pour qu'un cadavre n'y put être détérré par la griffe des fauves. Le mort y fut déposé, et

Jean dit une prière quand la terre eut recouvert cette tombe.

Ensuite M. Cascabel, Jean et Clou retournèrent au campement. Là, tandis que Kayette demeurait au chevet du blessé, Jean, son père et sa mère voulurent conférer ensemble.

« Il est certain, dit M. Cascabel, que, si nous repreneons le chemin de la Californie, notre homme n'y arrivera pas vivant. Ce sont des centaines et des centaines de lieues à faire. Le mieux serait de gagner Sitka, où nous pourrions être arrivés dans trois ou quatre jours, si ces maudits policiers ne nous défendaient pas de mettre le pied sur leur territoire.

—C'est pourtant à Sitka qu'il faut aller, répondit résolument Cornélia, et c'est à Sitka que nous irons !

—Et comment ? Nous n'aurons pas fait une lieue que nous serons arrêtés.

—N'importe, César ! Il faut partir et du bon pied ! Si nous rencontrons les agents, nous leur raconterons ce qui s'est passé, et possible est-il qu'ils ne refusent pas à ce malheureux ce qu'ils nous ont refusé... à nous ? »

M. Cascabel secoua la tête en signe de doute.

« Ma mère a raison, dit Jean. Essayons d'atteindre Sitka, même sans chercher à obtenir des agents une autorisation qu'ils ne donneraient pas. Ce serait perdre du temps. D'ailleurs, il est probable qu'ils nous croient repartis pour Sacramento et se soient éloignés. Depuis vingt-quatre heures, nous n'en avons pas aperçu un seul. Ils n'ont pas même été attirés par les détonations d'hier soir.

—C'est vrai, répondit M. Cascabel, et je ne serais pas surpris qu'ils se fussent retirés.

—A moins que... dit observer Clou, qui était venu prendre part à la conversation.

—Oui... à moins que... C'est entendu ! » répliqua M. Cascabel.

L'observation de Jean était juste, et peut-être n'y avait-il rien de mieux à faire que de prendre le chemin de Sitka ?

Un quart d'heure écoulé, Vermont et Gladiator étaient attelés. Bien reposés—durant cette stoppe ils pourraient fournir une solide traite pendant cette première journée de marche. La *Belle-Roulotte* partit et ce fut avec une satisfaction peu déguisée que M. Cascabel abandonna le territoire colombien.

« Enfants, dit-il, ouvrons l'œil et que ce soit le bon ! Quant à toi, Jean, impose le silence à ton fusil ! Il est tout à fait inutile de signaler notre passage.

—Et d'ailleurs la cuisine ne chômera pas ! » ajouta M^{me} Cascabel.

Le pays, au nord de la Colombie, quoiqu'il soit assez accidenté, était d'un cheminement facile, même en côtoyant ces nombreux canaux qui séparent les archipels sur la lisière du continent. Pas de montagnes en vue jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Parfois, mais très rarement, une ferme isolée, à laquelle la famille se gardait bien de rendre visite. Ayant bien étudié la carte du pays, Jean se débrouillait assez aisément, et il espérait atteindre Sitka sans recourir aux services d'un guide.

Mais, ce qui importait avant tout, c'était de ne rencontrer aucun agent, ni ceux de la frontière, ni ceux de l'intérieur. Or, dans ce premier trajet, toute liberté semblait laissée à la *Belle-Roulotte* de rouler à sa fantaisie. Il y avait même là de quoi surprendre. Aussi M. Cascabel était-il non moins surpris que satisfait.

Cornélia mettait le fait au compte de la Providence, et son mari n'était pas éloigné de penser comme elle. Jean, lui, inclinait à croire que quelque circonstance avait dû modifier les procédés de l'administration moscovite.

Les choses allèrent de la sorte pendant les 6 et 7 juin. On se rapprochait de Sitka. Peut-être encore la *Belle-Roulotte* aurait-elle pu marcher plus vite, si Cornélia n'eût redouté les secousses pour son blessé, que Kayette et elles ne cessaient de soigner, l'une comme une mère, l'autre comme une sœur. Il était toujours à craindre qu'il n'atteignit pas vivant le terme du voyage. Si son état ne s'était point empiré, on ne pouvait malheureusement pas dire qu'il se fût amélioré. Les quelques ressources qu'offrait la petite pharmacie, le

peu que ces deux femmes étaient à même de faire pour une blessure si grave et qui eût nécessité la présence d'un médecin, comment cela eût-il pu suffire ? Le dévouement ne saurait remplacer la science,—par malheur,—car jamais sœurs de charité ne se montrèrent plus dévouées. D'ailleurs, chacun avait pu apprécier le zèle et l'intelligence de la jeune Indienne. Elle avait l'air de faire déjà partie de la famille. C'était en quelque sorte une seconde fille que le ciel avait donnée à Mme Cascabel.

Le 7, dans l'après-midi, la *Belle-Roulotte* traversa à gué le Stekin-river, petit cour d'eau qui se jette dans l'une de ces étroites passes ménagées entre la terre ferme et l'île Baranow, à quelques lieues seulement de Sitka.

Dans la soirée, le blessé put prononcer quelques paroles :

« Mon père... là-bas... le revoir ! » murmurait-il.

Comme ces mots étaient dits en russe, M. Cascabel les avait très bien compris.

Il y avait aussi un nom qui fut répété à plusieurs reprises :

« Ivan... Ivan... »

Nul doute que ce fût le nom du malheureux domestique, assassiné près de son maître.

Il était très probable que tous deux étaient d'origine moscovite.

Quoi qu'il en soit, puisque le blessé commençait à retrouver la parole avec le souvenir, la famille Cascabel ne tarderait pas à connaître son histoire.

Ce jour-là, la *Belle-Roulotte* était parvenue sur les bords de l'étroit canal qu'il faut franchir pour atteindre l'île Baranow. Par suite, il y avait donc lieu de recourir aux bateliers qui font le service de ces nombreux détroits. Or, se mettre en relation avec les gens du pays, M. Cascabel ne pouvait espérer le faire en leur cachant sa nationalité. Il était à craindre que la fâcheuse question des passeports, ne surgit de nouveau.

« Eh bien, dit-il, notre Russe n'en sera pas moins venu jusqu'à Sitka ! Si les policiers nous obligent à retourner sur la frontière, du moins, le garderont-ils, comme étant un de leurs compatriotes, et puisque nous avons commencé par le sauver, c'est bien le diable s'ils n'achèveront pas de le guérir ! »

Raisonnement qui avait du bon, mais qui ne laissait pas d'inquiéter la famille touchant l'accueil qui lui serait fait. C'est qu'il eût été bien cruel, une fois à Sitka, d'être contraint de reprendre le chemin de New-York.

Cependant, tandis que la voiture attendait sur le bord du canal, Jean était allé s'enquérir du bac et des bateliers, qui procéderaient à l'embarquement.

Kayette vint en ce moment prévenir M. Cascabel que sa femme le demandait, et il se rendit aussitôt près d'elle.

« Notre blessé a certainement recouvré toute sa connaissance : dit Cornélia. Il parle, César, et il faut que tu tâches de comprendre ce qu'il veut dire ! »

En effet, le Russe avait ouvert les yeux, et les promenait autour de lui, comme interrogeant du regard ces personnes qu'il voyait pour la première fois de sa vie. Par instants, quelques paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres.

Et alors, d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine, il appela son domestique Ivan.

« Monsieur, dit M. Cascabel, votre domestique n'est point ici, mais nous sommes là... »

A ces mots, prononcés en français, le blessé répondit dans la même linge :

« Où suis-je ? »

—Chez des gens qui ont pris soin de vous, monsieur.

—Mais ce pays ?

—C'est un pays où vous n'avez rien à craindre, si vous êtes Russe.

—Russe... oui !... Russe !

—Eh bien ! vous êtes dans la province d'Alaska, à quelques lieues de la capitale...

—L'Alaska ! » murmura le blessé.

Et il sembla qu'un sentiment de terreur venait de se révéler dans son regard.

« Les possessions russes ! répéta-t-il.

—Non ! Les possessions américaines ! »

Jean venait d'entrer : c'était lui qui parlait ainsi.

Et, en même temps, par la petite fenêtre entr'ouverte de la *Belle-Roulotte*, il montrait le pavillon américain flottant sur un des postes du littoral.

En effet, cette province d'Alaska n'était plus russe depuis trois jours. Trois jours auparavant avait été signé le traité d'annexion qui la cédait tout entière aux États-Unis. Désormais la famille Cascabel n'avait plus rien à craindre des agents de la Russie. Elle était sur une terre américaine!

XI

SITKA

Sitka, la Nouvelle-Arkhangel, située sur l'île Baranow, au milieu des archipels de la côte occidentale, est non seulement la capitale de l'île, mais aussi la capitale de toute cette province, qui venait d'être cédée au gouvernement fédéral. Il n'y a point d'autre cité plus importante en cette région, où l'on ne rencontre que de rares bourgades, ou de simples villages, jetés à de grandes distances. Il serait même plus juste d'appeler ces villages des postes ou factoreries. Pour la plupart, ils appartiennent aux compagnies américaines, et quelques-uns à la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson. On comprend par là que les communications soient très difficiles entre ces postes, surtout pendant la mauvaise saison, alors que se déchainent les tourments de l'hiver alaskien.

Il y a quelques années, Sitka n'était encore qu'un centre commercial peu fréquenté, où la Compagnie russe-américaine conservait ses dépôts de fourrures et de pelleteries. Mais, grâce aux découvertes qui ont été faites dans cette province, dont le littoral confine aux territoires des contrées polaires, Sitka n'a pas tardé à prendre un développement considérable, et, sous l'administration nouvelle, elle deviendra une riche cité, digne de ce nouvel Etat de la Confédération.

A cette époque déjà, Sitka possédait tous les édifices qui constituent ce qu'on appelle une "ville"; un temple luthérien, très simple, dont la disposition architectonique ne manque pas de majesté; une église grecque, avec une de ces coupes qui ne conviennent guère à ce ciel de brouillards, si différent des ciels de l'Orient; un club, le Club Gardens, sorte de Tivoli, où l'habitué et le voyageur trouvent des restaurants, des cafés, des bars et des jeux de diverses sortes; un Club-house, dont les portes ne s'ouvrent que pour les célibataires; une école, un hôpital, enfin des maisons, des villas, des cottages, pittoresquement groupées sur les collines environnantes. Cet ensemble a pour horizon une vaste forêt d'arbres ré-

sineux, qui lui font un cadre d'éternelle verdure, et au delà, une ligne de hautes montagnes, aux cimes perdues dans la brume, que domine, sur l'île de Croume, au nord de l'île Baranow, le mont Edgcombe, dont la tête s'élève à une altitude de huit mille pieds au dessus du niveau de la mer.

En somme, si le climat de Sitka n'est pas très rigoureux, si le thermomètre ne s'y abaisse guère au-dessous de sept à huit degrés centigrades—bien que cette ville soit traversée par le cinquante-sixième parallèle—elle mériterait d'être appelée la "ville d'eau" par excellence. En effet, sur l'île Baranow, il pleut toujours, pour ainsi dire, à moins qu'il ne neige. Qu'on ne s'étonne donc pas dès lors si, après avoir traversé le canal dans un bac avec tout son personnel et tout son matériel, la *Belle-Roulotte* lit son entrée à Sitka sous les douches d'une pluie torrentielle. Et, pourtant, M. Cascabel ne songeait guère à se plaindre, puisqu'il était arrivé précisément à une date qui lui donnait le droit d'y pénétrer dépourvu de tout passeport.

"J'ai eu bien des chances heureuses dans mon existence, mais jamais d'aussi extraordinaires! répétait-il Nous étions à la porte sans pouvoir entrer, et voilà que cette porte s'ouvre à point devant nous!"

Il est certain que le traité de cession de l'Alaska avait été signé juste à temps pour permettre à la *Belle-Roulotte* de franchir la frontière. Et, sur cette terre devenue américaine, plus de ces intraitables fonctionnaires, plus de ces formalités pour lesquelles l'administration moscovite se montre si exigeante!

Et maintenant, il eût été tout simple de conduire le Russe soit à l'hôpital de Sitka, dans lequel les soins ne lui auraient pas manqué, soit dans un hôtel, où le médecin serait venu lui faire visite. Cependant, lorsque M. Cascabel le lui proposa:

"Je me sens mieux, mon ami, répondit-il, et, si je ne vous gêne pas..."

—Nous gêner, monsieur! répondit Cornélia. Et qu'entendez-vous par nous gêner?"

—Vous êtes ici chez vous, ajouta M. Cascabel, et si vous pensez..."

—Eh bien, je pense qu'il vaut mieux pour moi ne point quitter ceux qui m'ont recueilli...qui se sont dévoués..."

—Cela va, monsieur, cela va! répondit M. Cascabel. Pourtant, il est nécessaire qu'un médecin se hâte de vous voir..."

—Ne peut-il venir ici?"

—Rien de plus facile, et j'irai moi-même chercher le meilleur de la ville."

La *Belle-Roulotte* s'était arrêtée à l'entrée de Sitka, à l'extrémité d'une promenade plantée d'arbres, qui se prolonge jusqu'aux massifs de la forêt. C'est là que le docteur Harry, qui fut indiqué à M. Cascabel, vint visiter le Russe.

Ayant fait un examen attentif de la blessure, le docteur déclara qu'elle n'avait rien de très grave, le coup de poignard ayant été dévié par une côte. Aucun organe important n'avait été atteint, et, grâce aux compresses d'eau fraîche, grâce au suc des herbes récoltées par la jeune Indienne, la cicatrisation, commencée déjà, serait bientôt suffisamment avancée pour permettre au blessé de se lever. Il allait aussi bien que possible et pouvait, dès à présent, prendre nourriture. Mais, très certainement, si Kayette ne l'avait pas rencontré, si l'épanchement du sang n'eût été arrêté par Mme Cascabel, il serait mort quelques heures après l'attentat commis sur sa personne.

De plus, le docteur Harry dit que, suivant lui, le meurtre devait être l'œuvre de certains affidés de la bande Karnof ou de Karnof lui-même, dont la présence avait été signalée dans l'est de la province. Ce Karnof était un malfaiteur d'origine moscovite ou plutôt sibérienne, ayant sous ses ordres une troupe de déserteurs, comme il s'en rencontre dans les possessions russes de l'Asie et de l'Amérique.

(A suivre.)

CLARETS, CLARETS

Ne payez pas \$6.00 et \$8.00 pour une caisse de Claret quand vous pouvez avoir la même valeur pour \$3.00 et \$4.00 de la Compagnie des Vins de Bordeaux. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES SOIRS DE LA SEMAINE

— ET LE —

DIMANCHE APRES-MIDI

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, - 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 7 Juillet 1894

35,259

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

NOTIONS SUR LE JARDINAGE



Mme Lili.—Monsieur Potager, en trouvez-vous souvent, des bébés, dans ce champ de choux?

Occasion Unique

de se procurer de jolis

Romans à Bon Marché!

Nous annonçons à tous nos lecteurs que nous venons de recevoir un nombre considérable de trois jolis romans, que nous vendrons pour la modique somme de

25 Centins chacun

L'ENFANT PERDU ET RETROUVÉ;

LE MANOIR DE VILLERAI;

— ET —

ARMAND DURAND OU

LA PROMESSE ACCOMPLIE.

Pour tous nos lecteurs qui nous en feront la demande, nous leur expédierons celui des volumes qu'ils nous auront demandé, franc de port, moyennant 25 centins.

Ce sont trois jolis romans que tous, jeunes ou vieux, peuvent lire, et tous y prendront grand intérêt.

Adressez toutes vos commandes chez

POIRIER, BESSETTE & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE

1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 '35

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU DR GODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie.

Maux de tête, Indigestion, Étourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct 18 '34

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire
ENTREPRENEURS DE Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres à l'épreuve du froid, et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31 '34

A. E. De Lorimier, L.L.B. Esq. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & CODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937. MONTREAL avr 17 '35

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage
Constantement en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Frêne, Latex, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1 '35

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises
1587 RUE STE-CATHERINE
A toujours en mains un stock considérable. Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL juil 7 '34

La différence entre le croquet et le lawn tennis



Robert. — Ne parlez pas du tennis, c'est esquinçant, un vrai travail!
Isidore. — De ton avis! A la bonne heure, le croquet: un jeu où l'on a vraiment l'air de jouer... pour jouer.
Robert. — Se t'écoute, on ne joue jamais!

A VENDRE

UN Magnifique Terrain VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU

No 516 RUE CRAIG



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
av. 1 '35 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste
20 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.
Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. TEL. BELL 2818. juin 17 '34

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,
516 RUE CRAIG
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

T. A. DUCHARME
AGENT GÉNÉRAL

Immeubles, Prêts, Placements et Assurances
No 15 RUE SAINT-JACQUES
Résidence: 413 RUE ROY MONTREAL

OCCASION
A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie
No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livré de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3 1/2, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.
LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
LA REVUE DU XX SIECLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 rue Pierre le Grand, Paris, No specimen franco sur demande.
LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinière. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christoph, 254, Fifth Avenue.
JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAILLEUR, 37, boulevard St-Michel, Paris. — Spécimen franco sur demande.
LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Rameau, Place Louvois Paris, France.